

Sur la stigmatisation sociale

La stigmatisation sociale n'est pas seulement une affaire de relations interpersonnelles soumises aux subjectivités au cours desquelles circuleraient des jugements infamants, c'est aussi et d'abord un système construit socialement dans lequel s'expriment non seulement des jugements sur les propriétés de telle ou telle catégorie mais aussi des jugements sur la distance sociale. En effet, les stigmatisations les plus diverses se condensent et ce concentrent toujours sur des manières d'être (maintien, prononciation, expressions ...) dans lesquels se cristallisent les effets d'une position sociale ou sur des signes (nom, couleur de peau, déformations du corps ...) qui sont censés révéler une qualité destructurante des relations sociales. Tout laisse penser que la stigmatisation se renforce lorsque des raisons de cette construction sont refoulées dans un inconscient social d'autant plus structuré que réactivé régulièrement.

Un grand nombre de pratiques stigmatisantes à l'encontre de telle ou telle catégorie s'accompagnent de rites de consécration négative. Des individus ou des groupes, à l'occasion de véritables rituels, sont ainsi mis à l'écart, séparés, marqués comme indignes. La consécration négative transforme les représentations que les destinataires peuvent avoir d'eux-mêmes "ils ne sont plus après ce qu'ils étaient avant". Ces rites de séparation peuvent être organisés par des agents d'institutions mais aussi accomplis, sans organisation apparente, dans les nombreuses occasions de rencontre qu'offre le fonctionnement des marchés (du logement, du travail ...). Ils aboutissent à rassembler, volontairement ou involontairement, dans le même espace, les stigmatisés (dans une institution, dans un quartier). Dans ce cas, la défiance et la déconsidération se concentrent et participent à une accumulation amplifiée de discrédit. Chacun des membres, marqué par l'infamie, se voit attribuer, par procura

tion, le discrédit actuel et potentiel apporté par chaque co-stigmatisé. En somme, s'il existe des institutions qui concentrent tous les avantages matériels et symboliques (les divers clubs dans lesquels se retrouvent les dominants) il existe aussi des institutions qui concentrent non seulement les éléments disqualifiés mais aussi les signes de disqualification (les prisons par exemple) ; s'il existe des espaces où se concentrent la fortune, le prestige, l'autorité (les beaux quartiers, les villes résidentielles ...) il existe aussi des espaces dans lesquels (les quartiers paumés ...) aux misères de chacun s'ajoutent les misères de tous. Dans ces conditions, il finit par se former une culture de groupe qui enferme les stigmatisés autour de leur stigmaté ce qui, comme Erwin Goffman l'a bien montré, en renforce la visibilité. Dès lors, les rapports du "eux" au "nous", en incitant à la provocation, sont autant d'occasions de vérifier la validité des jugements.

Ces pratiques ne sont que l'envers des consécration positives qui font les dominants d'une société et fondent leur domination dans un ordre symbolique, car si, d'un côté, on classe et hiérarchise, de l'autre, on déclassé et relègue les démunis de capital symbolique. On comprend, dans ces conditions, qu'il soit si difficile de défaire les stigmatisations. Pourtant, si les représentations et schèmes cognitifs tiennent une grande place dans ces constructions, d'autres systèmes d'analyse et d'interprétation, appuyé sur la raison scientifique — particulièrement celles des sciences sociales — peuvent contribuer à les décomposer ou, au moins, à limiter leurs effets. Mais il faut pour cela que des conditions soient remplies dont les principales sont, sans doute, la facilitation de l'accès à l'enseignement permettant une meilleure réceptivité de la raison scientifique et le développement d'institutions (surtout étatiques) qui subliment les luttes particulières dans un intérêt général.